



NOUVELLE REVUE

THÉOLOGIQUE

48 N° 10 1921

Notes sur la Théosophie. Le 'grand secret' de Maurice Maeterlinck

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 542 - 550

<https://www.nrt.be/fr/articles/notes-sur-la-theosophie-le-grand-secret-de-maurice-maeterlinck-3024>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Notes sur la Théosophie

UN LITTÉRATEUR THÉOSOPHE

Le « Grand Secret » de Maurice Maeterlinck (1)

M. Maeterlinck était jadis un stoïcien très distingué, qui parlait de la sagesse, comme les chrétiens parlent de la sainteté, et qui cherchait dans la mystique de « Ruysbroeck

(1) Paris. Charpentier. 1921. 321 pages.

l'admirable » des expériences de pâmoisons spirituelles, et des saveurs de Nirvâna.

La Vie des abeilles et *l'Intelligence des fleurs* nous l'avaient montré s'égarant en amateur dans le domaine des sciences naturelles. Son aplomb dogmatique, insuffisamment lesté de savoir, avait dès lors inquiété ses amis. *La Mort* avait accentué le malaise. Cette fois la philosophie débordait — et quelle philosophie! — mêlée au spiritisme. Le poète des *Serres chaudes* allait-il se fourvoyer? Hélas! après *l'Hôte inconnu* voici le *Grand Secret*. Le doute n'est plus possible, et tout le talent de l'auteur n'y fera rien, cette œuvre n'est pas seulement manquée, elle est absurde et néfaste. Le *Grand Secret* dépouillé de sa sérénité d'affirmation et de son calme majestueux, demeure tout simplement un enfantillage. Et quand il aura atteint son cinquantième mille, il aura fait un public à son image et à sa ressemblance, plein de nuages et vide de savoir.

Le *Grand Secret* qu'on nous découvre, ce n'est que l'occultisme, la révélation fabuleuse dont les théosophes se déclarent les héritiers authentiques et qui consistait essentiellement, d'après M. Maeterlinck, dans cette affirmation sommaire que nous ne savons rien. Je cite : « Est-ce donc cela
« le grand secret de l'humanité, qu'on cachait avec tant de
« soins sous des formules mystérieuses et sacrées, sous des
« rites parfois effrayants, sous des réticences et des silences
« redoutables : une négation sans bornes, un vide immense,
« une ignorance sans espoir? Oui, ce n'est que cela » (p. 314).

Et l'agnosticisme, cher à l'auteur, se trouve confirmé par le témoignage des sages les plus anciens.

Quand nous disons anciens, que l'on comprenne bien qu'il s'agit, d'après M. Maeterlinck, d'une époque antérieure à toute archéologie préhistorique et dont « la durée doit
« vraisemblablement se calculer par milliers de milliers
« d'années » (p. 7). Ne demandez pas à ce littérateur sou-

eieux de « rester sur la terre ferme des faits » (p. 280) comment cette civilisation imaginaire s'arrange avec la géologie, et à quel étage stratigraphique elle se place. Il existe pourtant toute une science qui s'occupe de classer les niveaux quaternaires et de rechercher les plus anciens débris de l'industrie humaine. Elle nous montre que ces « agnostiques primitifs », si pleins de sagesse transcendante, étaient, en fait, de rudes sauvages, chasseurs et nomades, n'ayant encore domestiqué aucun animal, ne connaissant pas l'agriculture, ni la poterie, ni le travail des métaux, ni la navigation, ni le tissage, ni même l'art de polir la pierre(1). Mais M. Maeterlinck ne s'embarrasse guère de ce que, visiblement, il ignore. La mâchoire de Mauver, l'homme de la Chapelle-aux-Saints, les Mousteriens, les Chelléens, autant de choses sur lesquelles il garde un silence absolu, un de ces « silences redoutables » qu'il prête à ses premiers agnostiques (p. 314). Paléolithique, néolithique, tertiaire, quaternaire, il ne songe même pas à nous dire où il loge les philosophes transcendants, qui pendant des millions d'années auraient spéculé quelque part sur la planète. « Ces grands instructeurs primitifs, ces pures intelligences, ces logiciens implacables » (p. 306) que la tradition occultiste appelle les Atlantes, nous apprenons qu'ils ont, pour occuper leurs loisirs, construit les monuments mégalithiques (p. 170). Les dolmens, les menhirs, les cromlechs, les enceintes de Carnac, etc... seraient leur œuvre. Nous serions donc déjà en plein néolithique, et même plus bas.

Ces Atlantes habitaient l'Atlantide « île immense dont « l'une des extrémités s'avancait non loin des colonnes « d'Hercule et qui s'effondra dans l'Océan, et disparut à « jamais, en engloutissant la merveilleuse civilisation qu'elle

(1) Ceux qui voudront des détails sur cette humanité lointaine liront avec profit le beau livre du P. MAINAGE, *Les Religions de la préhistoire*. Paris. Picard. 1921.

« portait » (p. 245). Il n'en reste plus que... la mer des Sargasses ! (ibid). Malheureusement pour l'auteur on trouve des monuments mégalithiques dans toutes les parties du monde ; la civilisation Atlantéenne (p. 6) a dû couvrir le globe de ses merveilles. Comment dès lors a-t-elle sombré avec l'île qui la portait ? On ne nous explique aucune de ces énigmes absurdes.

M. Maeterlinck a pris ses renseignements à droite et à gauche, dans Scott-Elliot, ou dans Papus(1), qui lui-même pille Fabre d'Olivet. Il n'est pas mauvais de jeter une lumière un peu crue sur les procédés de travail de notre auteur. « Si nous ouvrons la Bible, nous dit-il, non plus
« dans sa traduction restreinte, superficielle et empirique,
« mais dans une version qui aille au fond du sens intime,
« essentiel et radical des mots hébreux, telle que celle
« que tenta Fabre d'Olivet, nous trouvons au premier
« verset de la Genèse... » (p. 45). Suit une citation que nous dédions à tous les orientalistes, à tous ceux qui, ne fût-ce que d'une façon rudimentaire, ont étudié l'hébreu. Voici : « Premièrement en principe, c'est-à-dire avant tout,
« Il, Elohim, Lui-les-dieux, l'Etre étant, créa, c'est-à-dire ne
« fit pas quelque chose de rien, mais tira d'un élément
« inconnu, fit passer du principe à l'essence, l'ipséité-des-
« cieux, et l'ipséité-de-la-terre. Et la terre existait, puis-
« sance contingente d'être, dans une puissance d'être ; et
« l'obscurité (force compressive et durcissante) était sur la
« face de l'abîme (puissance universelle et contingente d'être) ;
« et le souffle de Lui-les-dieux (force expansive et dilatante)
« était générativement mouvant sur la face des eaux (passi-
« vité universelle) ».

Cette traduction, ajoute Maeterlinck, « tout semble prouver » qu'elle est littérale et fidèle (p. 47). Il l'a prise dans Papus (op. cit. 452), sans le dire, et en la retouchant un peu.

(1) *Traité méthodique de science occulte. Paris 1891, 1091 pages.*

Et il ne sait pas ou il feint d'ignorer que Fabre d'Olivet est un fou, un visionnaire, que personne, sauf les occultistes, n'a jamais pris au sérieux. Il ignore ou il feint d'ignorer que les « magistrales études » de ce disciple de Court de Gibelin (Cf. Papus, p. 1000) sont des rêveries grotesques, qui ne méritent que la pitié. C'est Fabre d'Olivet qui nous déclare que le mot *éon* si commun chez les gnostiques, veut dire en égyptien, « un Principe de volonté, se développant par une faculté plastique inhérente » ; c'est lui qui affirme que Moïse « conçoit le temps comme la cause de la Force centripète universelle » et l'oppose à « l'Espace éthéré, cause de la Force centrifuge universelle. » Il sait que Caïn est le *centralisateur universel*, Abel accablé le *Décentralisateur*, Seth *la vie locale*, établissant le rapport du centre à la circonférence et réciproquement, ou qu'enfin, « si on descend encore un degré, » Caïn n'est plus « qu'un simple *Romulus*, le type de tous les Khans, de tous les Khongs, de tous les Kaisers, de tous les Kings, de tous les Césars et de tous les rois », c'est-à-dire « l'opposé du Principe de la *restitution à l'infini par la liberté*. »

Fabre d'Olivet appartient à l'école que les occultistes appellent « synthétique. » Un de ses continuateurs à notre époque, le marquis de Saint-Yves d'Alveydre a développé ingénieusement les principes de son maître, et il nous apprend que « la direction de leur écriture indique l'origine de l'instruction des peuples. Tous les peuples qui écrivent comme les Chinois, de haut en bas, « ont une origine touchant de très près à la source primitive. » Tous les peuples qui, comme les Hébreux, écrivent de droite à gauche ont reçu leur instruction d'une source orientale. Enfin tous les peuples qui écrivent, comme en sanscrit, de gauche à droite, « tiennent leur savoir des primitifs « sanctuaires métropolitains d'occident et surtout des Druides » (Cf. Papus. op. cit. p. 971). C'est aux pieds de ces « sages » que M. Maeterlinck va s'instruire. Pas un mot pour avertir le lecteur candide que son traducteur de la

Bible est mort en pleine démente (1825) et qu'aucun lexicographe, aucun grammairien, ni Gesenius, ni Buhl, ni Briggs, ni Driver, ni Brown, ni König, n'ont même daigné citer son nom.

Tout le *Grand Secret* est composé d'après cette méthode. Jamais l'auteur ne se préoccupe de critiquer ses sources, ou d'établir le moindre classement chronologique. Cinq ou six ouvrages qu'on peut se procurer dans n'importe quelle bibliothèque publique ou sur les quais, c'est toute la documentation, ce que M. Maeterlinck appelle « la moyenne partie de ce qui a été écrit sur ces questions. »

Aussi le ton reste-t-il toujours sereinement dogmatique. Le lecteur naïf se laissera prendre à cet air d'assurance. « Il n'est plus guère niable que nous ne possédions un double, un corps astral » (p. 73 et 125). « Il est indubitable que la « morale bouddhiste est la plus haute, la plus pure, la plus « désintéressée, la plus sensible, la plus fouillée, la plus « délicate, la plus limpide, la plus parfaite que nous ayons « connue jusqu'à ce jour et que sans doute nous puissions « espérer de connaître » (p. 74). Ceux qui ont étudié le Pâtimokkha, ou le Mahāvagga et en général les textes du Vinaya bouddhique seront passablement surpris de ce dithyrambe, mais M. Maeterlinck n'en a cure. Il ne cite pas une autorité, ni Olbenberg, ni Rhys Davids, ni de la Vallée Poussin, ni Edmond Hardy, ni le P. Wiegner. Il est visible qu'il ignore tout dans ces matières.

« Les textes *historiques* ne permettent plus guère de « douter de la réalité de l'Atlantide » (p. 245). « Il n'est plus « guère possible de contester que les prêtres de l'Inde, de « l'Égypte, les mages de la Perse et de la Chaldée avaient en « chimie, en physique, en astronomie, en médecine, des « connaissances... que nous sommes peut-être fort loin d'avoir « récupérées » (p. 170). « Il est en tout cas très probable « que les prêtres égyptiens avaient enseigné aux mages de

« la Chaldée le secret d'une pyrotechnie transcendante et que
 « les uns et les autres connaissaient l'électricité et avaient
 « des moyens de la produire et de la diriger que nous igno-
 « rons encore » (p. 174). « Ils ont devancé l'invention du
 « téléphone (ibid) et s'ils ne se sont jamais servis de ces
 « moyens scientifiques pour résister aux invasions, c'est que
 « ces invasions ne furent jamais totales, que les derniers
 « initiés pouvaient fuir devant elles et se réfugier en d'inac-
 « cessibles montagnes » (p. 176). De pareilles inepties
 échappent à toute critique.

Le pêle-mêle des affirmations est inouï. Pour définir la
 pensée des Védas, Maeterlinck invoque sans broncher les
 textes bouddhiques (p. 94). Pour prouver que les *Chaldéens*
 connaissaient l'électricité, il parle du roi romain Numa
 Pompilius qui tuait des monstres à l'aide d'une « batterie
 foudroyante » (p. 174). Il s'appuie sur des traditions orales,
 d'ailleurs mensongères, pour nous dire ce qui s'est passé il y
 a « plusieurs milliers de milliers d'années. » Il assure que
 les Aztèques du Mexique sont « une réplique des Égyptiens »
 (p. 5) et c'est d'après « les inscriptions religieuses » de
 l'Égypte que, sans aucun effort pour rien dater, il affirme
 l'existence d'une doctrine ésotérique (p. 21). Le motif ici est
 charmant : ces inscriptions ne sont pas toujours très claires pour
 nos traducteurs modernes, on doit donc admettre qu'elles cachent
 délibérément un sens profond, accessible aux seuls initiés.

On se fatiguerait à tout relever. Le livre d'Hénoch est
 écrit par un Essénien. Son angéologie (*sic*) le prouve (p. 234).
 Les Gnostiques ont « hérité des Esséniens » (p. 40), comme
 si le gnosticisme était une institution, ou une doctrine simple
 que l'on trouve à l'état parfait ! L'éther des physiciens c'est
 l'Akasha des Hindous (p. 51). Les indianistes catholiques
 expliquent toutes les analogies des cultes védiques et des rites
 chrétiens, par l'influence malicieuse et perfide du diable
 (p. 79) etc... etc...

Il n'est pas permis de se moquer avec un pareil sang-
gène du public innocent. Il faut dénoncer cette absurde
mystification.

Il le faut d'autant plus qu'une préoccupation d'apologé-
tique immédiate risque de pousser quelques esprits hâtifs à
« utiliser » le livre de M. Maeterlinck, comme Brunetière
jadis utilisait le positivisme d'Auguste Comte. Si nous vivions
encore à la belle époque du traditionalisme naïf, on ne man-
querait pas d'exploiter, comme des aveux précieux, les
phrases de notre auteur sur la déchéance de l'homme (p. 65),
sur les cataclysmes universels et préhistoriques « que la
géologie a matériellement constatés » (p. 66) sur la vie
d'outre-tombe (p. 73) dont les « manifestations ne sont plus
guère niables » et sur « le principe immortel qui retourne à
son origine qui est Dieu » (p. 73). De tous ces « aveux » il
n'y a rien à retenir.

La déchéance de l'homme, c'est tout simplement, dans le
Grand Secret, la décadence de la haute philosophie agnos-
tique des origines; c'est le besoin d'un culte, d'une révélation,
d'une morale positive, d'un Dieu connaissable. Et aujour-
d'hui, réparant cette déchéance, « on revient à ses sommets
de l'agnosticisme » (p. 39).

Le cataclysme universel, c'est la disparition de la fameuse
Atlantide, le berceau des Rouges; et de la Lémurie, dont les
Océaniens sont les derniers représentants. Pas un géologue,
pas un archéologue ne perdra une minute à réfuter ces
enfantillages.

La vie d'outre-tombe et ses manifestations, ce sont les
théories d'Allan Kardec qui nous l'expliquent et les expé-
riences spirites qui nous les montrent. « Le corps astral,
l'existence du périsprit, « choses qui ne sont plus guère
douteuses » et les phénomènes de radio-activité les
confirment !

Et le retour à Dieu du principe immortel n'est qu'une con-

clusion du panthéisme agnostique — conclusion contradictoire d'ailleurs mais dont la philosophie sommaire de M. Maeterlinck s'accommode aisément. « On ne sait rien, on « ne peut pas savoir, on ne saura jamais, car Dieu lui-même « ne sait peut-être pas » (p. 306), mais aussitôt il ajoute : « La cause étant infinie, dans l'espace et le temps, rien de ce « qui est elle ou en elle ne peut être anéanti » (p. 306) et donc tout est immortel, le canard aussi bien que l'homme.

Cet agnosticisme fut « le point de départ des grands « instructeurs primitifs, les Atlantes... et ne serait-ce pas le « même point de départ que devraient choisir aujourd'hui « ceux qui voudraient fonder *une religion nouvelle*, qui « ne répugnât pas à la raison humaine de plus en plus exigeante? » (p. 307). — Oui, oui, de plus en plus exigeante!

Jadis Lareveillère-Lépeaux, sous le Directoire, voulait aussi fonder une religion nouvelle, au goût du jour. C'est un mal chronique. Il s'en ouvrit à Talleyrand. Celui-ci avait de l'esprit. « C'est parfait, répondit-il, faites-vous mettre en croix d'abord et tâchez de ressusciter le troisième jour. Ensuite, on verra. »

Il y a peut-être une leçon positive à tirer du *Grand Secret*. Sans doute nous avons le devoir d'être très sévères quand nous, catholiques, nous jugeons la manière dont nous servons la vérité et dont nous respectons l'intelligence d'autrui; mais si nous avons le devoir d'être sévères quand nous nous jugeons, nous avons bien le droit d'être fiers quand nous nous comparons, et cette fierté pourrait nous pousser à oser davantage, honnêtement, pour le Christ qui est la vérité.

N'est-ce pas Albert le Grand qui disait dans son *Paradisus animae* : *Debemus amare veritatem quia Christus est veritas?*